

QU'EST-CE QUE L'AVANT-GARDE ?

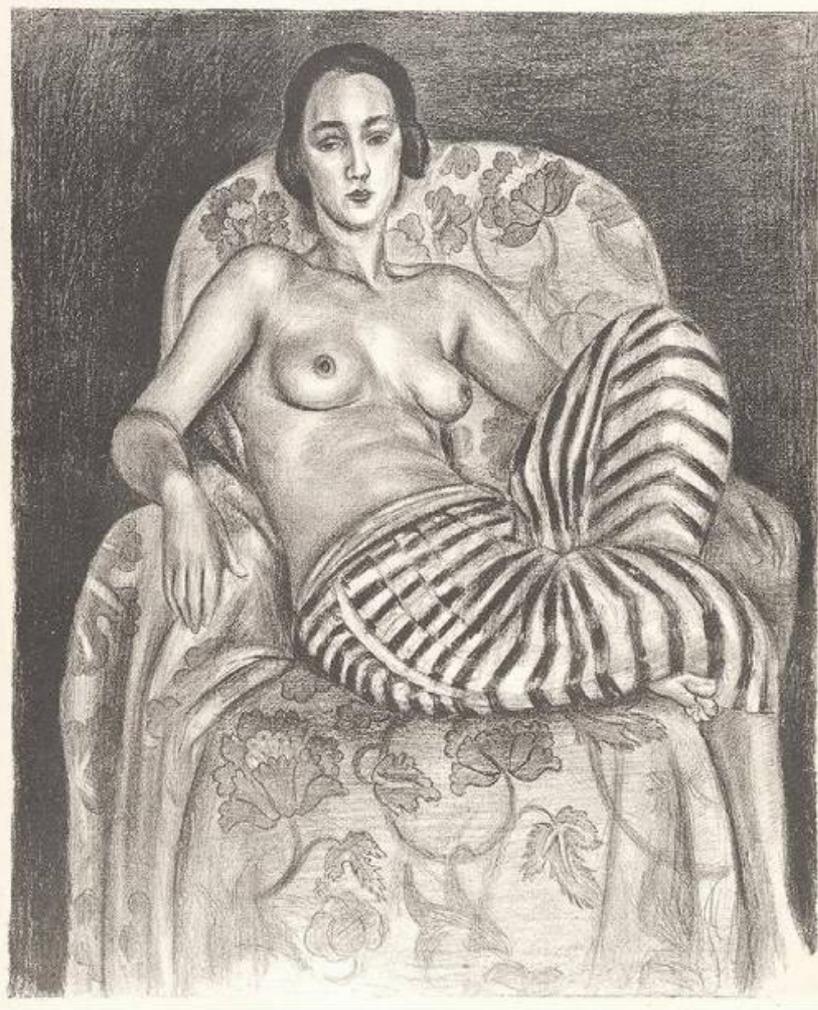
Voilà un concept qui échappe à toute tentative de définition. C'est pourtant le défi que s'est lancé en 1974 le théoricien allemand Peter Bürger dans un essai majeur que prolonge et réactualise le critique d'art Olivier Quintyn. Et si l'avant-garde redevenait subversive ?

Ah, l'avant-garde ! Rimbaud ? Breton ? Pollock ? John Cage ? Subversion chic ? Purisme formel ? Peintres communistes ? Auteurs abscons ? Les campus américains ont eu beau inventer les *avant-garde studies*, on ne sait toujours pas vraiment ce que c'est. Tout au plus peut-on avancer que : primo, un artiste mort ou un projet impossible ont plus de chance d'en faire partie ; secundo, elle est toujours déjà finie, à force de tensions entre ses élus et de trahisons chez ceux qui en font commerce (ou qui en font juste œuvre, notion moins avant-gardiste que celle d'art-sans-œuvre) ; tertio, on ne pourra donc jamais dire ce qu'elle est, même si elle inspire toujours aux critiques et aux théoriciens les moins bien coiffés, ou les plus échelés, querelles et arguties sans fin sur sa définition, son projet, ses échecs et sa stricte délimitation.

Là-dessus, les avis divergent plus que sur le reste. Le grand critique américain Clement Greenberg, qui voua sa vie à sauver ce royaume éthéré de l'invasion du kitsch (son article « Avant-garde et kitsch » de 1939 est une lecture obligatoire pour comprendre le modernisme en art), faisait remonter l'avant-garde à Gustave Courbet. Lequel mérite le titre de « premier peintre d'avant-garde » au moins autant pour son dévouement d'artiste à la cause communarde que pour son *Origine du monde* en forme d'entrejambe impudique (mais le tableau fut découvert tard et orna le bureau de Jacques Lacan). Le théoricien littéraire allemand Peter Bürger, dans un essai de 1974 qui fit date mais mit trente-neuf ans à paraître en français, limite

quant à lui l'avant-garde à deux ou trois décennies – constructivisme russe, futurisme italien, Dada et surréalisme français –, sans même le droit de déborder vers l'après-guerre, même si c'est déjà trop tard, vers Guy Debord et ses premiers situationnistes. Bürger rapporte l'avant-garde à un double mouvement : de subversion de la valeur par l'introduction du non-art dans l'art, et de refus de l'autonomisation de l'art en le projetant toujours hors de lui vers la vie. En ce sens-là, c'est fini depuis un bail : le geste de dévaluation esthétique n'a plus sa place, à l'ère de la généralisation de l'art en produit distinctif et en gadget design, dédiés à « l'esthétisation diffuse de l'expérience » quotidienne ; et le dépassement de l'art vers la vie a été empêché très tôt par sa fixation institutionnelle – c'est désormais au tour des institutions, des plus alternatives aux plus patrimoniales, d'être furieusement d'avant-garde.

Et puis il y a eu l'alliance impossible avec la politique révolutionnaire, l'utopie, là aussi, n'ayant pas survécu aux déceptions, pour employer une litote, des communismes « réels ». Dans un court essai, Olivier Quintyn, éditeur du livre et lui-même critique et performeur, prolonge l'élan de Bürger, éclairant les zones d'ombre de cette



HENRI MATISSE *Grande Odalisque à la culotte bayadère*, 1925

Théorie de l'avant-garde, la confrontant à des mouvements ultérieurs comme l'art conceptuel, et défrichant ses « valences » aujourd'hui – son potentiel d'émancipation, de connexion avec d'autres pratiques et discours.

Certes, le mot d'avant-garde ne fait plus peur à personne, prévient-il, mais en le soustrayant à sa normativité et à ses snobismes, on peut le rendre à nouveau opératoire, le rebrancher sur du collectif ou de l'expérimentation institutionnelle, sur cette vie au nom de laquelle il appelait au deuil de l'art. Son échec, décidément, n'a pas fini de resplendir.

À LIRE



Théorie de l'avant-garde par Peter Bürger (tr. fr. J.-P. Cometti)
éd. Questions théoriques • 208 p. • 18 €



Valences de l'avant-garde par Olivier Quintyn
éd. Questions théoriques • 165 p. • 9 €